

À bâbord !

Revue sociale et politique

Recensions

Thierry Pauchant, Ramon Vitesse and Isabelle Larrivée

Number 90, December 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97742ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (print)

1710-2103 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pauchant, T., Vitesse, R. & Larrivée, I. (2021). Review of [Recensions]. *À bâbord !*, (90), 74–75.

RECENSIONS



L'ÉCONOMIE PSYCHIQUE, FEUILLETON THÉORIQUE, T. 4.
Alain Deneault, Lux, 2021, 143 p.

Le philosophe Alain Deneault a entrepris de reprendre l'économie aux économistes. Dans une série de courts ouvrages, il nous fait redécouvrir la richesse de la notion d'économie avant qu'elle devienne l'apanage exclusif de la science économique.

Après *L'économie de la nature*, *L'économie de la foi* et *L'économie esthétique*, voici donc *L'économie psychique*. On y apprend que Sigmund Freud fut influencé très tôt dans sa carrière par la notion d'économie animale. Cette notion, dérivée de la biologie et de la neurologie, suggère que le corps, quand il est en santé, s'ordonne lui-même pour persister dans son être. Il régule ses pulsions, les transformant en passions douces. Cependant, certaines de ces pulsions – sexuelles, par exemple, ou d'acquisition – peuvent devenir excessives. Si elles sont refoulées, elles peuvent faire retour de différentes façons, que ce soit chez un sujet individuel ou dans la société.

Alain Deneault donne dans ce livre de nombreux exemples concernant la manière dont les pulsions hostiles peuvent être déguisées ou transformées chez un individu afin de maintenir un certain ordre psychique. L'expression de ces pulsions peut aussi devenir habituelle ou même convenable selon les contextes. Par exemple, des personnalités perverses, telles Donald Trump ou Jair Bolsonaro, se sont récemment imposées dans leur pays et ont été plébiscitées par une partie importante de la population. Aussi, la gestion toxique de certaines entreprises, comme France Télécom, a poussé des employé-e-s au suicide. De même, dans une société où la culture tend à devenir perverse, n'exaltant que l'économie marchande compétitive, les conséquences de cette perversion sont bien souvent sous-évaluées (pollution, inégalités, aliénation, avilissement des cultures...).

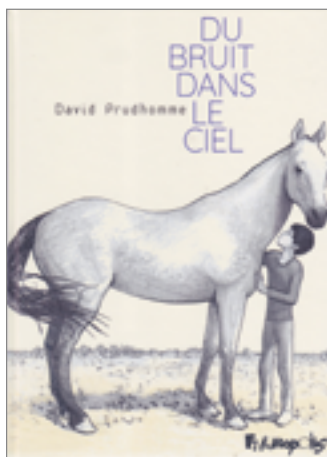
Reprenant les écrits de Georg Simmel sur la philosophie de l'argent et ceux de Léon Tolstoï dans *La mort d'Ivan Illitch*, Alain Deneault suggère que le capitalisme boursier, de moins en moins connecté à l'économie réelle, ne génère qu'une «monnaie névrotique». Celle-ci est devenue l'unique finalité digne d'être poursuivie, l'objet d'une pulsion nocive qui se substitue alors à la conscience. Cette conscience factice est aussi manufacturée et encouragée par des techniques de propagande – introduites

notamment par Edward Bernays, le neveu de Sigmund Freud, qui utilise les découvertes de son oncle pour développer une science de la manipulation de masse. Aujourd'hui enseignée dans les écoles de commerce, cette stratégie de persuasion s'inscrit à même les techniques de relations publiques, de marketing ou de gestion comportementale.

Le livre se termine par un court essai adressé aux «économistes». Plusieurs se sont plaints que les ouvrages de Deneault sur l'économie sont caricaturaux. L'auteur se défend en suggérant que certaines critiques qu'il propose proviennent du champ de la science économique et qu'elles sont soutenues par des économistes dits «hétérodoxes», certains se faisant appeler des «économistes atterrés». Il justifie aussi son projet d'archéologie en proposant que la notion d'économie est née bien avant l'avènement de la science économique et qu'elle dépasse ce qu'il appelle la simple «intendance» des choses, soit les techniques de gestion de la production, de la distribution ou de la consommation.

Comme les autres ouvrages de ce feuilleton théorique, celui-ci est fort instructif pour penser l'économie autrement, au-delà du capitalisme, de la propagande et de la folie.

Thierry Pauchant



DU BRUIT DANS LE CIEL
David Prudhomme, Futuropolis, 2021, 208 p.

Toujours plus de bruit... Notre monde s'assourdit et ses acouphènes contribuent à ce que nous soyons complètement déboussolé-e-s. Les problèmes planétaires s'accroissent et les fossés s'élargissent entre nous. L'art de David Prudhomme, un dessinateur caméléon au sens noble du terme, offre des clés pour

appréhender cette déroute: il s'élance volontiers dans des projets où son dessin prend des formes nouvelles (*Sumographie*, avec Sonia Deschamps, en 2019), où, parfois, les couleurs sont inédites (*Rébétiko*, en 2010), où le traitement graphique s'avère périlleux (*Mort et vif*, avec Jean-François Hautot, en 2017)...

Une caractéristique demeure dans les travaux de celui qui a également travaillé avec Rabaté et Davodeau: un aspect social, souvent un angle reportage et, surtout, des perspectives inventives. Ces éléments se trouvent à l'avant-plan de ce livre autobiographique où Prudhomme revient sur les lieux de son enfance à

Grangeroux, tout près de Châteauroux en France. Si, à l'arrivée de sa famille en 1980, il n'y avait que des champs et des agriculteurs, l'auteur a connu le lotissement, le pavage d'une rocade et les multiples transformations d'une base militaire dotée d'un méga-aéroport.

Tour à tour, ce lieu épousera les nécessités de l'époque avec des visions parfois rocambolesques ou carrément farfelues. L'armée américaine y établira ses quartiers lors de la Seconde Guerre mondiale, l'aéroport servira à l'entraînement des décollages et des atterrissages en boucle, le village aura son projet de lycée catholique fondamentaliste, subira les contrecoups d'une vague d'investissements chinois liés à l'industrie, verra un cabaret installé dans l'ancienne stabulation à vaches – sans oublier les activités d'une compagnie de revente de matériel militaire d'occasion et d'une autre de désossage d'avions pour la revente de pièces ou, tout récemment, l'idée d'un parc d'attractions «American Vintage City» de la taille d'Eurodisney!!!

Usant ici d'un dessin simplifié, de cartes tracées à la main et de coupures de presse, Prudhomme ancre les promesses et les lubies des différentes vocations plus ou moins avortées dans le train-train de personnages locaux qui vont de surprise en surprise à entendre tout et n'importe quoi. Rien ne va plus, faites vos jeux!

Ramon Vitesse ◀



LA PUISSANCE FÉMINISTE, OU LE DÉSIR DE TOUT CHANGER

Verónica Gago, Rue Dorion, 2021, 341 p.

**Préface de Sylvia Frederici
Épilogue de Collages
féminicides Montréal**

Territoire de grands conflits sociaux, l'Amérique latine est aussi le lieu de grandes luttes féministes. L'Argentine Verónica Gago, importante figure du féminisme latino-américain et du

mouvement Ni una menos (Pas une de moins) se propose de broser le portrait des grèves de femmes¹ dans leur dimension offensive aussi bien que théorique. Dans un manifeste au ton vigoureux, elle montre la capacité du mouvement féministe à saisir à bras le corps les luttes anticapitalistes, anticoloniales et antipatriarcales. Silvia Frederici souligne d'ailleurs, en introduction, cette triple perspective du féminisme latino-américain qui devient, selon elle, la locomotive inclusive de toutes ces luttes qui l'animent et qui lui font prendre la rue et s'organiser.

Le programme féministe tel que présenté par Gago considère la grève sous deux angles. D'abord, celle-ci repose sur une analyse de la condition des femmes. L'auteure montre que le combat contre

l'invisibilisation a comme corolaire le combat contre la précarité ainsi qu'une politisation de la souffrance. Ensuite, d'un point de vue pratique, la grève renouvelle la puissance de la lutte féministe en repoussant le stéréotype du gréviste masculin et blanc, et en déplaçant les enjeux sociaux sur les territoires des femmes.

Partant de ce constat, l'argument se déploie à travers les chapitres comme autant de programmes à la fois pratiques et critiques. L'auteure aborde entre autres le rapport entre la violence et l'accumulation capitaliste. Le concept de «corps-territoire» est aussi mis en lien avec les luttes anti-extractivistes. Elle explore ensuite le territoire transversal d'une Internationale féministe. En filigrane, Gago procède à une réappropriation féministe de diverses théories, de Marx à Luxemburg, à la fois dans le discours et dans l'action.

Ainsi, au spectre du communisme, brandi ironiquement par Marx, Gago répond en agitant le spectre du féminisme. La levée de boucliers que suscite la puissance féministe et la contre-offensive des forces réactionnaires ne doivent pas faire oublier leur aspect réactif ni le fait que la lutte féministe les précède. Dans ce sens, il importe de considérer que la lutte des femmes est constituante, qu'elle est une «force d'insubordination». Mais l'on se doit aussi de comprendre qu'elle représente une menace et une atteinte à l'ordre social et qu'elle aura comme principal ennemi l'Église. Faut-il s'en surprendre?

En épilogue, le collectif Collages féminicides Montréal, dont l'action consiste à placarder des slogans féministes sur les murs de la ville, explique de quelle manière il s'inscrit aussi dans la reconquête féministe de l'espace et du temps. La démarche de ces femmes vise à s'appropriier la rue et la nuit, généralement réservées aux hommes. Ce faisant, le collectif adopte les mots de Gago: «*Nous prenons la rue et nous en faisons notre maison*». On ne saurait trouver meilleure synthèse à la grève des femmes telle que Verónica Gago nous la présente et la défend.

Isabelle Larrivée ◀

1. Voir aussi Marie-Ève Blais, «Grèves de femmes», *À bâbord!* n° 68, février-mars 2017.